

N°1

LE CHANT SURROMANTIQUE

Novembre 2023

Notre littérature est osseuse.

Le Mouvement Surromantique
LILLE

Nous contacter pour avoir la version complète illustrée.

mouvementsurromantique@gmail.com

SOMMAIRE

PRÉFACE Vivian Botte

POÈMES & ÉCRITS

Augustin Ampe, Vivian Botte,
Aurélien Capy

Préface

Par l'inhumanité qui découle du monde pestiféré où nous vivons, aimer son époque semble à première vue contradictoire.

Par « pestiféré », j'entends le sens étymologique : ce fléau, qui produit une inhumanité conséquente, n'est rien d'autre qu'un produit de l'humanité.

Je crois assurément que le trouble de l'humanité est d'être née sans réussir pleinement à communiquer. Dès l'enfance, on nous contraint à exprimer l'indicible par des mots vains, des idées abstraites par une succession d'immondices qui nient cet ensemble communicant nommé créativité. Pourtant, il est certain que l'homme naît artiste. Dans sa conception imaginative, on remarque que l'enfant naît avec un doigt digne du feu prométhéen, un doigt d'un savoir illimité en apparence. Chaleureux, fou, fugace, il oscille entre la gloire et le précipice par manque de discernement. On le sait, une flamme est et reste malléable, elle s'allie à la matière pour tenir, s'alimente à l'air pour ne pas disparaître, et se dégage peu à peu du réel tissant à bras levés ce fin fil de cuivre : lien crispé s'agrippant à l'éther, l'irréel. Usant de nos mains trop acharnées, cette pudique lueur ne peut que s'affaiblir jusqu'à disparaître dans l'obscurité.

Je ne souhaite pas plus longtemps vous apeurer. Cette force, cette possibilité créatrice ne meurt jamais réellement. Par une étincelle, elle ressurgit à souhait, bien que notre manie reste de l'étreindre sans remords par la limite du mot, par nos futilités communicatrices : état apoplexique tenu par des pincements prolongés et incessants sur sa mèche. Nous n'avons jamais autant fourni de mots, et pourtant ces derniers tombent petit à petit dans l'insignifiance. Les braises déjà humides s'étouffent dans notre générosité ignorante qui s'occupe à amasser des branches croyant vainement que l'on réalimente l'impossible. Le mot n'est plus que pragmatique, impersonnel, programmatique. Il n'est plus langue, il est tâche et pixels. Il devient las, se déteint dans l'unicité d'un noir profond et apparaît comme silence mortifère.

Nous ne communiquons plus, à vrai dire, nous n'avons jamais communiqué. Alors, tentons enfin de dessiner dans ces tâches, sculptons ces pixels pour leur donner vie, une vie libre et humaine, et aimons notre époque dans son état, ce feu sous-jacent qui ne cherche plus qu'à jaillir.

Vivian BOTTE.

Culotte rouge

L'ivresse des trams et des métros
Poursuit sa ronde
Les chemins perdurent
Tant de souvenirs
Tant de crocs
Mes cheveux se tirent de traviole
Pour déchirer l'idole du corps
L'amour irradie le ventre en trompe-l'œil
Pas de liquide sacré
Tout se corne
Il est beau lui
Que du pétrole sur le seuil
Méphitique
Il n'y a pas de passeurs
La barque chiale
Le bruit s'écroule
La vie fond c'est son aveu
Trop de pleurs
Trop de cœurs
Je vais te le dire
Reprends-le Tue tue tue
C'est lourd et abyssal
Comme mon jour
D'argent et d'or
Je suis le vassal
Et bientôt je serai ton mort
Il l'aime
On abat
On mue
Même pour la petite culotte rouge

Augustin AMPE.

Amorphe

Le feu se redévoile à la tombée du jour, où la vie s'agglutine et s'enserre sans arrêt.

La mécanique hurlante des complexes sous-terrains, rythme comme une horloge l'afflux continuel et lassant des grouillantes nuées.

Les humains par le jour se sont tous associés, et décomptent les heures avec exactitude, soumis aux tyrannies d'une même attitude.

La foule est une rivière déversant les chaleurs de ces vies amoncelées, délaissées aux langueurs de vivants sans envie, sans esprit, et cédant à l'absence d'appétit.

On oublie la tiédeur de ces jours qu'on détruit.

Aurélien CAPY.

Hurlement

Une onde suraiguë propulse le mystère des machines tremblantes de l'effort brûlé, à l'affolant soupir des métaux explosés...

L'espace se resserre au son du cri immonde.

Mes sens se déploient pour le réceptionner, absorber la fureur témoignée par le cœur assombri des structures, des centaures de fer, et des démons d'acier.

Ondulant dans la veille lassée de son séjour, les nombreux tintements formulant l'air hostile électrisent les yeux des passagers débiles.

Ils sont désabusés par les vibrants cauchemars plombant les chairs crédules...

...macérant en silence dans le courant du soir.

Aurélien CAPY.

Air de la Nuit

C'est une odeur de poudre,
la petite bible se couche
Une fumée noire enveloppe le tabac de nos vies
S'étendent ainsi malicieusement les cieux de furies

Un jeune homme pénètre des rues, des carrefours assommés
Il entend, il entend !
La cloche de sa poitrine dégueule

Bohème dévale les pentes
Elle attire, esquive, jongle hardie entre les rimes
Crache sur toute lumière, le geste soyeux
Infectant les plaisanteries morales des cafés
Pièce urbaine avec le coupable et le curé
Entre ses bras, elle tient mêmement ces bandes de penseurs, ces dévots de la langue
Les rapprochant dans des explosions de poches
Lorsque l'hiver mue,
bordé par une succulente chaleur
Je me souviens de ce chant, au piano, la voix cassée
Rides qui se plient, billes endormies
La face d'une fille qui craignait de vieillir
En ces festivités, la poésie se fend
Son diadème saigne, comme la nuitée

Tapie dans les draps de la défiance, elle se mord la peau
Suis-je relaxé ?
Car c'est ici où coïtent nos trop courtes idées

Le jeune homme s'empresse de courir sur des tombeaux,
les larmes grosses pleines de vent
Il récite, récolte

Pitié d'un cimetière
Jour qui survient, fourbe
L'échange par la Nuit, saoule
Tout bave

Misérable, ne t'arrête surtout pas !
Frotte les miettes du temps sur tes yeux et respire sans pudeur,
tu portes le manteau de la grandeur

Augustin AMPE.

Orphisme du soubresaut

Dites-vous qu'on est vivant lorsqu'on produit le chant rougeoyant du pleur, un cadavre ne pleure pas. Il reste livide, blanc, jaune voire vert, et reste reposé, il ne pleure pas, c'est beau de ne pas pleurer du clair.

Quand on a le temps on a la liberté de mourir.

Sous-terre, il fait enfin noir sans lumière artificielle, c'est l'amas de couleurs. On mange de la terre noire et des cailloux gris, nuance infime de noir. Des CAILLOUX sans vie qui applaudissent nos clins d'œils permanents. On sait cligner des deux yeux depuis notre naissance, eux n'ont même pas d'yeux pour voir les couleurs. De toute manière, ils n'en ont pas besoin, ils les voient toutes finalement, dans le noir, on finit bien égaux.

On dit souvent qu'on voit la vie en rose quand on meurt. Des lombrics dans nos yeux qui dansent et creusent. Ils bouffent la seule chair restante, c'est-à-dire l'homme. Nature enfin éclatante apaisée.

Vivian BOTTE.

Le crachat qui a valu un trône

Notre religion est celle du voyou. Et notre texte sacré, lui-même admirablement profané par deux siècles de répétition, narre le récit d'un fripon, d'un gosse des campagnes, d'un être mortifère qui aspirait à la vie éternelle sur les bords d'un rivage : l'âme d'un détraqué, d'un hors-la-loi urbain qui deviendra négociant et marchand de café, autrement dit, du furieux adolescent au visage luciférien de Charleville. En mangeant ses veines, Rimbaud a percé l'étoile la plus frêle du ciel, et nous vouons un culte à ce dernier, puisque lui plus qu'un autre, par ce sacrifice primaire, nous a permis de la pénétrer doucement. Nous ne caressons pas cette divine présomption qui est celle de la volonté radicale de changement de société ; nous manquons de croyances, de rites, il n'y a de radicaux que nos désirs. S'il faut accentuer, admettez que persister est une tâche plus ardue et éprouvante que celle de combattre. Le départ est un courage.

La vraie vie est absente. Quitter la Cité, les voiles voluptueuses.

L'auteur de ces lignes exaltées, un peu lourdes dans la coiffure de son panache, a à cœur de s'exprimer.

Je me ferai l'apologue du crime, de la médisance, de ces haines enfouies à la nacre, de l'horreur qui s'aiguise avec l'ébranlement des convictions, ou encore du suçon sur la bouche sanctifiant les plaies miraculeuses.

Je veux me donner en tant que bataille (bataillien), mesuré, mais portant cette dent malade dont le malaise perturbe les sophismes de notre temps. Il n'y a qu'un affrontement possible : celui du Mal contre le Mal ; de la transgression du système actif, des rapports utiles. On a assigné, du moins certaines hautes figures des mots, un but à la littérature bien trop noble.

Celle-ci ne devrait pas s'articuler autour d'un impératif hypothétique, seulement catégorique. L'entreprise littéraire vole, offre le service de ses métamorphoses, mais n'atteint rien de construit, acheminé, bâti dans le système utile dans lequel nous nous forçons à vivre. La littérature, convulsive, est joie du renversement, elle pleure en riant ; car un tel effort s'accompagne quoi qu'il arrive d'un "échec", nous nous bornons à employer des termes et des modes de pensée que l'on nous a fait ingurgiter à la petite cuillère. Pourquoi Rimbaud ? Car c'est un des premiers enfants à cracher, et à le faire *bien*.

Ce crachat étoilé.

Il détruit le langage pour le réinventer.

Le voilà au loin, à jamais dans le désert, les fesses sur son trône éthiopien de sabres dorés.
Il nous touche, sans même s'approcher, sans même nous voir, la main pleine d'argile.

Il s'écrie :

"Chers lurons, joyeux malades, vous avez encore à modeler."

Hypocrite lecteur, insecte doué de vaine intelligence, caféine détrempée, accompagnez cette marche, bougez, rejoignez le *pharmakos* ! Suivons ensemble la désertion,

LA COURBE DU MÉTÉORE.

Augustin AMPE.

Humaine esthétique désenchantée

Ces satanés hommes préfèrent s'enterrer toujours plus. La terre n'est plus qu'un gouffre où l'on empile les corps, les corps, les corps ! Ils n'ont même pas le temps d'atteindre le verdâtre de la décomposition qui abrégerait leurs fameuses souffrances. Putain, elles reviennent au galop ces bestioles, tu vois, on dirait qu'elles ressuscitent ! Pondez, mourez, pondez, mourez par le joug céleste. Surtout ne chantez pas, personne n'aime entendre ce râle, cette expiration agonisante crève vos poumons, nos tympans.

On s'aveugle, s'aveugle à ne plus voir la lumière du jour. Cela fait déjà bien longtemps qu'on ne l'a plus rencontrée. L'infime nature est persécutée, ensevelie... Et on oublie de vivre, on se croit déjà sous-terre, c'est beau !

L'homme à jamais conçoit cette orgie frénétique, car l'infatigable subalterne aime se surprendre : reproduire, construire, reproduire toujours plus haut pour ne plus voir le jour, pour rester sous terre. Et c'est tant mieux de ne jamais l'apercevoir.

Vivian BOTTE.

Avant le mot, la

L'existence est une vibration fébrile et fugitive dans l'espace, de laquelle on discerne parmi les pulsations chaotiques et grotesques élaborant la moelle de ce qu'on appelle « la Vie », une conjonction abstraite entre l'énergie et l'instinct dynamisant les corps. Presque sujette à l'oubli, elle ne se révèle quasiment jamais sous sa forme la plus jouissive, aux tendances cannibales, qu'on appelle l'âme.

L'âme est une trajectoire brûlante dont les propriétés commanditent, dans sa formulation la plus radicale, le jeu d'atermoiements ponctuant les errances, et dont les éclats relatifs, aux surbrillances imparfaites, cachent témérairement les outils de son optimisation, de son ouverture aux fulgurances.

Il est une exaltante formulation de l'être dans les objets gorgés d'énergie, d'entropie, et irradiant une chaleur qui tend à s'attiédir, inexorablement, après l'inaltérable hurlement de Présence.

La force logée au sein de l'être d'entropie est une convulsion structurée, ahurissante d'intensité. Il est un havre de douleur concentrée, une perle de souffrance éveillée, condamnée à sa liquéfaction, à sa diffusion dans nos veines, venin fourbissant sa froideur dans les brûlures de son frimas. Il est de cette vie une damnation insensée de quelques milliards d'instants. Ce halo terrible perdure jusqu'à l'extinction des modalités de nos Présences.

Redoutable mérite pour l'âme entropique de simplement manigancer son séjour dans l'interprétation assignée, de son humanité, qu'elle domine. Cette condensation de chair et de perplexité structurant chaque corps vivant, animé.

supputation

Pourtant, il est de ces regards qui, de l'objet entropique ne subodore pas la sourde irradiation, n'en souffre pas l'abrutissement propre aux violences despotiques. Cette formulation primaire logée en chaque être. Le terrible et secret hurlement de silence à l'haleine noueuse et pleine des terreurs de sa propre exhalaison, impure et merveilleuse, belliqueuse affirmation de nos atomes attroupés.

La vénération de l'être de fureur s'organise dans sa contemplation lointaine, un regard scrutateur, distant mais attentif, s'évertuant à caresser la halo fruité des douleurs étendues, traversantes. Les chromatiques surabondent, aux lueurs explosées.

Dans son ardeur filante au déchirement nu de la lente atmosphère, on compte les témoins exaucés mais tardifs admirant la fêlure terrifiante et nacrée, vénérant sa puissance qui redevient furtive, reléguée au secret de son essence impure.

Ces témoins, appelés, sont contraints de jeter leur vaine humanité au tréfonds du néant. Il est une tâche plus maladive et brutale qui leur est assignée. La transcription de la fureur habitera leur vie comme un parasite de feu, dévorant leurs yeux fous, et l'esprit déchiré par la filante vue, nourrissant leur martyre.

Parfois, en délirant ils sauront nous parler.

Aurélien CAPY.

Que renaisse Écho

«On ne rêve plus du jour qu'en s'éveillant, en pleine nuit.»
Paul Éluard

Je souhaite cette double vasque creusée jusqu'à l'infime clarté pour admirer ce cocon tressé que sont tes paupières éblouies.

Je souhaite cette double fenêtre pour que nous puissions prendre notre bain ensemble vue sur sillon d'écumes perles d'azur où tombent jaunes agrumes.

Je souhaite cette double nuit où mon regard fixe la frontière du ciel et où ton dos ivre recule vers la lumière à tâtons pour finalement atteindre droit devant soi ma poitrine confiante.

Je souhaite cette double voix qui vibre sur les murs d'air et qui teint au sol ces visages de vert pour ne laisser qu'un désir, doux orgueil réfléchissant sur ces statues de sel amères.

Vivian BOTTE.

Percées crâniennes

Je laisse une obsession frelater dans mon crâne, dont je n'en pourrais formuler la fureur que dans la destruction, en revendiquant l'art de l'annihilation.

Lorsqu'on ne croit plus en rien, il devient impossible de synthétiser ce qui fait le terreau de nos quelques bonheurs. Alors on oublie que nous sommes, que l'on peut persister, malgré cette sentence de la mortalité.

Les désirs se déforment, nos amours sont brisés. On attend que le mal nous ait reformatés.

Aurélien CAPY.

Le candide noctambule

Quand les pas sans larme
Des passants marbres
Pâlit le jour leur teint
Terne le temps s'éteint
Sans éteindre la lueur libre
Des cœurs assoupis
Qui sans cesse soupirent
Rêvant d'allumer leur vie

Vivian BOTTE.

Frémissements judicieux

Introduction

Nous pouvons affirmer sans doute qu'avec les temps qui courent, nos textes n'auraient pu être publiés dans les journaux, les revues... Grand bien leur fasse ! Modestie acquise, il nous faut affirmer qu'une telle visibilité de notre part laisse un droit à une *parole libre* de sens, sans interruption ni arrangement. Nous n'avons ni amis, ni ennemis, et ce n'est pas à la critique assagie, non écoutée, de donner des leçons à de simples gamins joueurs. Évidemment, la critique en fauteuil, en état spasmodique sur la feuille empilant les lignes, ne souhaite pas rentrer dans sa bière tandis que la contemporaine n'est jamais née ou est née de travers, souvent avec un absentéisme stomacal.

- SARCOPHAGE STOMACAL -

Tandis que nous, pauvres innocents, sautons à cloche-pied sur les traces des boyaux, chouinons l'humain hiéroglyphe, rions - nions - ***la mort***. Calomnie !, diront-ils. Nous leur répondrons que l'œuvre n'est pas justifiable et n'a pas lieu de l'être. Écrire qu'un visage est bien peint ou qu'une lumière est trop sombre relève d'une fadeur sans nom. Nous avons l'odeur de la double interprétation, miroir sur nous-même et sur l'œuvre-fœtus. La fenêtre sur l'histoire devient le trou béant et désinvolte, un vide mystique, à présages. Qu'importe l'*ekphrasis* foisonnante à jamais faussée, barrons le mimétisme, nous voyons - interprétons - différemment, fermons l'oeil, appareillons-nous maintenant à *ressentir*, bien plus qu'à voir.

Vivian BOTTE.

Frères et soeurs, camarades de tous les îlots et de toutes les prisons, en donnant, vous contribuez à censurer la censure du coeur :
Chaque don est utile et doit s'imposer gratuitement à vous.

Pas de minimum requis.

Vous avez notre reconnaissance pour l'énergie décuplée par vos oreilles et vos lèvres.

Pour nous contacter:
mouvementsurromantique@gmail.com

Notre littérature est osseuse.

Le Mouvement Surromantique

Photographie de couverture : Alevtina Salenko